

B) VOYAGE A VELO EN BRETAGNE L'ETE 1932

I) UN CHRONIQUEUR REPORTER SUR SON VELO

Depuis plusieurs années AB fait du vélo presque tous les jours (1). Le cyclotouriste n'oublie pas, bien qu'en voyage, en vacances, de faire le badaud (2) pour envoyer l'été 1932 sa chronique régulière au Matin Charentais.

(1) : Cf le chapitre III « AB, le sportif, sa passion du cyclotourisme, l'Aubisque son col préféré » ci-dessus

(2) : Cf les 2 sous-chapitres ci-après, AB journaliste à La Rochelle et à Pau

Ses activités de cycliste et de journaliste ont toujours été très inclusives. S'y ajoutera à compter d'août 1940 un engagement supplémentaire : la résistance contre l'Allemagne nazie et le régime de Vichy, cf ci-après le chapitre V « AB le Résistant. Arrêté par la Gestapo en août 1943. Déporté dans le camp de concentration de Buchenwald de février 1944 à avril 1945 ».

Nous recopions ce qu'a écrit André Bach sur son Carnet de vélo en juillet et août 1932 :

« 12/7 Versailles Dreux Verneuil sur Avre Mortagne Alençon	200 (kms)
13/7 Alençon Mayenne Ernée Fougères Rennes	155
14/7 Rennes Ploërmel Josselin Baud Lorient	145
15/7 Lorient Quimperlé Pont-Aven Concarneau Quimper Pont l'Abbé Penmarch Pont l'Abbé Audierne	160
16/7 Audierne Pointe du Raz Audierne Douarnenez Châteaulin Pleyben [lieu illisible] Trézezel Huelgoat	128
17/7. Huelgoat Archignac Guerlesquin Plestin Lannion Trébeurden Trégastel	90
20/7 La Clarté Ploumanac'h Perros	15
21/7. Perros Tréguier Lézardrieux & retour	70
22/7. Lannion & retour	35
27/7 Lannion & retour	35
28/7 St Michel et retour	50
31/7 Lannion & retour par Trébeurden	40
4/8 idem	40
4/8 Perros Tréguier Paimpol L'Arcouest & retour	100
6/8 Lannion & retour par Trébeurden & la corniche	42
8/8 Lannion Beeleguen Serval Lannion Perros	51
10/8 Lannion & retour par Trébeurden	40
11/8 Lannion & retour par Pleumeur	24
14/8 Villiers cuvette de Josvigny	40
15/8 Villiers Jossigny Vte le Comte Mortcerf & retour	78
21/8 Joinville, Bonneuil, Boissy St Léger, Villecresnes, Lieusaint Melun & retour	88
28/8 Lagny, Anet, Trilbardou, Chanconin, Yverny, Juilly, Claye, Anet, Lagny, Noisiel, Noisy le Gd, Villiers, Ary, Le Perreux (commune près de Paris, domicile d'AB)	100 kms

II) « IMPRESSIONS DE VOYAGE VELOCIPEDIQUE » EN BRETAGNE

Nous avons choisi cinq « reportages » publiés du 23 au 28 juillet 1932. Chacun ne faisait pas l'objet d'un titre spécifique. Nous les proposons à nos lecteurs.

a) Le 23 juillet 1932 : les charmes et les avantages du voyage en vélo

« Pour arriver jusqu'à ce petit coin de Bretagne j'ai donc pris ma bicyclette et le chemin des écoliers, flânant quand la route était plate et ahanant quand elle montait. C'est un mode de voyage qui a mille charmes, entre autres celui de vous montrer le paysage autrement que par une portière de wagon ou d'une auto roulant à quatre-vingts, comme il se doit. Et, en dehors des charmes du voyage, il y a des avantages matériels, économiques, physiologiques et psychologiques (1).

En premier lieu, le prix de revient. Pas d'essence et pas d'huile. On fait évidemment trois solides repas par jour pour ravitailler le moteur mais j'ai toujours remarqué que les automobilistes avaient aussi un bon coup de fourchette à l'étape, de sorte qu'ils ont à payer deux ravitaillements. C.Q.F.D. ! Et puis, aussi, j'ai noté que les hôteliers ne fusillent généralement pas le voyageur cycliste. Sans doute, en voyant arriver cet homme poussiéreux et usant d'un mode de locomotion aussi archaïque, se disent-ils que quand on ne peut se payer ni le chemin de fer ni une auto, on est un bien petit gibier pour les tirailleurs de l'hôtellerie.

Le corps retire un avantage inappréciable d'un long voyage à bicyclette. Le pédalage continu, la montée des côtes ou la lutte contre le vent entraînent une sudation bienfaisante, une élimination des toxines et déchets de la vie citadine en un mot un nettoyage complet de l'organisme. Et toutes fonctions en sont suractivées, le cœur bat avec allégresse, l'estomac engouffre les victuailles avec joie et l'intestin, sauf votre respect, n'a aucune envie de tirer au flanc.

Un esprit à tendances scientifiques peut même se livrer à des expériences sur la valeur carburante des diverses denrées alimentaires (1) : suivant la « forme » enregistrée sur certains parcours, on peut avoir des données sur le rendement respectif et comparé des poulets du Perche, des langoustes de Concarneau ou des coquillages de Morlaix. De même en ce qui concerne les boissons mais je n'insiste pas sur ce point qui pourrait ranimer de vieilles querelles entre l'école du vin icelle du cidre. Je me bornerai à une constatation personnelle qui leur fera plaisir à toutes deux : mon moteur ne fonctionne pas à l'eau. Un petit peu d'alcool n'est pas nuisible et une bonne fine ou un calvados soigné n'ont jamais fait que faciliter la mise en marche. Il convient cependant d'éviter l'excès et de ne pas faire comme ce paysan breton que j'ai rencontré en route et qui vaguait en zigzaguant de bâbord à tribord de la route nationale jusqu'à sa chute finale dans le fossé. Comme je l'aidais à s'en tirer, il me confia qu'il avait déjà bu cinq pernod et une vingtaine de calvados sur sa route. Mais, selon lui, son manque de stabilité était dû non pas à la quantité d'alcool ingurgitée mais bien au peu de puissance des produits fournis par ces cochons de débitants.

– Vous deviez essayer du mazout, lui dis-je alors. – Dame, oui ! me répondit-il.

André BACH »

(1) : souligné par nous

b) Le 24 juillet 1932 : Un 14 juillet qui ne « gaze » pas, raconté par un garçon coiffeur

« On dit que le pittoresque disparaît de nos campagnes. C'est vrai jusqu'à un certain point mais il en reste quand même ; il faut cependant aller le chercher et ce n'est pas en roulant à

toute allure sur une route nationale qu'on le trouvera (AB « nourrit » son esprit anti-automobile).

Pour ma part, j'en trouve constamment et, pour cela, il me suffit de naviguer au hasard des routes secondaires, des rues principales de villages et des places de chefs-lieux de canton. Et surtout d'aller chez le coiffeur. N'en déplaise aux mânes de l'inventeur du rasoir mécanique, quand je suis « sur la route » je ne me rase plus moi-même et je vais chez le coiffeur. J'y risque de livrer mon menton aux hésitations sanglantes d'un apprenti à qui je sers de cobaye d'expérience mais j'en tire deux avantages : être mis au courant des nouvelles sans lire le journal et connaître par le menu la chronique locale (1). C'est ainsi que, par le truchement du garçon coiffeur d'une petite ville de l'ouest, j'ai connu l'histoire du rallye-ballon qui passionnait alors tout le pays. La municipalité de M..., ne reculant devant aucun sacrifice, avait décidé d'offrir un « rallye-ballon » à ses administrés et assimilés pour le 14 juillet. On en parlait depuis plusieurs semaines et chacun supputait la meilleure façon de rejoindre le ballon à l'atterrissage. Dès la veille, une délégation des travailleurs municipaux avait éventré les pavés de la grand-place pour dégager la canalisation destinée à fournir au ballon le gaz nécessaire.

Le 14 juillet, à l'heure prescrite, tout était prêt, le ballon en place, pilote dans la nacelle, concurrents piaffants d'impatience. Et le gonflage, solennellement, commença. Il ne continua d'ailleurs pas car on s'aperçut rapidement que quelque chose ne « gazait » pas ! Après vérification, on se rendit simplement compte de ceci : les travailleurs municipaux « conscients et organisés » avaient bien branché une canalisation pour gonfler le ballon, mais c'était une canalisation d'eau !

Devant l'impossibilité de gonfler l'aérostat avec de l'eau, le « rallye-ballon » n'a pas eu lieu. Le garçon coiffeur conclut sa relation en me disant :

- C'était bien dommage, un si beau rallye-ballon ! Enfin, on se rattrapera le 15 août avec la fête de la natation.

J'espère que le 15 août, la municipalité de M... fera un peu plus attention et qu'elle ne laissera pas gonfler les maillots des plongeurs avec du gaz. Ils seraient capables de s'envoler comme des montgolfières (1).
André BACH »

(1) : souligné par nous

c) Le 26 juillet 1932 : « Les pantalons rouges des sardiniens de Concarneau » et « un violoniste pour éloigner les chiens » ... !!!

« Dans une plage à la sortie de Pont-Aven, je tombais brusquement sur un spectacle qui, vu de loin, me ramenait aux années antérieures à 1914 (1). La plage fourmillait de pantalons rouges et donnait en somme l'impression d'être peuplée de soldats permissionnaires à qui l'autorité supérieure avait en outre permis de se chauffer de chaussures blanches, de se garnir le torse de maillots multicolorés et de se faire accompagner de leurs femmes et enfants. On m'expliquera que ces pantalons rouges ont été de tous temps l'uniforme des sardiniens de Concarneau et autres lieux et que les estivants, s'adaptant à la couleur locale comme le caméléon à la couleur de sol, les avaient adoptés depuis quelques années.

Depuis Pont-Aven j'ai donc assisté, comme à la Marne, à une offensive en masse des pantalons rouges ; l'ennemi est fort heureusement moins dangereux puisqu'il n'est représenté que par les bipèdes et des bigorneaux solidement retranchés dans le sable.

L'armée en pantalons rouges doit de plus compter avec Phoebus qui distribue généreusement les coups de soleil à des épidermes tendres de citoyens qui, candidelement viennent s'offrir à lui sans aucune préparation. On croirait volontiers que la mode des bains de soleil a été lancée par les fabricants de vaseline et de crème de beauté dont les produits sont chargés de réparer les dégâts causés par l'astre du jour.

Un autre aspect imprévu de la région est celui que j'ai eu de la place de P... que j'avais connue auparavant littéralement envahie par les chiens dont elle était le lieu de sieste de prédilection.

Quand j'y parvins sur mes deux roues, c'était précautionneusement car dans ces régions reculées, les chiens nourrissent toujours une solide haine de la bicyclette (2). Or, à ma grande surprise, nul chien n'honorait la place de sa présence. La race canine s'était-elle éteinte en ces lieux ? C'est alors que j'entendis des sons criards et discordants s'échapper d'une fenêtre sans que je puisse discerner s'il s'agissait d'une scie mécanique déréglée ou de cris de nouveau-nés. Il me fallait glisser un regard par la fenêtre pour me rendre compte de la réalité : un violoniste endurant était en pleine action et zigouillait consciencieusement un morceau dont je reconnus quelques bribes échappées intactes au massacre de leurs sœurs.

Je compris alors l'absence des chiens et « in petto » (3) je félicitai la municipalité de P... qui n'hésite pas à subventionner un violoniste pour éloigner les chiens de sa place principale (4).
André BACH »

- (1) : Rouge, couleur des pantalons des zouaves, facilitant le tir des tirailleurs ennemis
- (2) : Les randonneurs pédestres ont aussi parfois de grande frayeur avec des chiens
- (3) : Une des expressions latines préférées d'AB, cf ci-après dans ce chapitre IV
- (4) : Pourquoi AB était-il atteint d'une petite névrose anti-violoniste ? Cf ci-dessus le 28 novembre 1932. Dans sa vieillesse, Papy André aurait très probablement écouté patiemment son filleul / petit-fils Jean-Pierre jouer du violon.

d) Le 27 juillet 1932 : AB au milieu des « villégiateurs », fonctionnaires retraités et victimes de la « décadence de la marine »

« Au hasard de mes escales dans les plages de la côte, j'ai pu prendre part à la vie des villégiateurs et satisfaire la curiosité de mon esprit en étudiant leurs mœurs qui sont assez dissemblables de ce qu'elles sont dans les villes » (1).

J'ai ainsi pu me rendre compte que la principale occupation de ces peuplades est le repos et que ce n'est qu'occasionnellement qu'elles se livrent à la pêche. J'ai longtemps cru que c'était pour se procurer de la nourriture, sur la foi de mes lectures qui m'avaient appris que beaucoup de tribus sauvages vivent de la pêche. J'ai dû modifier mon opinion sur ce point après avoir constaté que les villégiateurs ne rapportent même pas de leurs expéditions de quoi nourrir un enfant en bas âge. Les plus fortunés d'entre eux, après des heures à fouiller des rochers, n'ont guère dans leurs paniers que quelques crevettes minuscules et des crabes qu'ils ont dû arracher aux mamelles de leurs mères.

Les villégiateurs ont néanmoins l'air fort satisfait et se vantent entre eux de leurs exploits et des périls courus. J'ai connu ainsi un gros monsieur ventru et barbu qui semblait être plus fier d'avoir « prix six crevettes à la pointe du Roche Rouge » que sa rosette de l'Instruction Publique (2) (3). Et cet homme, qui doit officier habituellement en redingote dans un ministère quelconque, semblait, dans sa tenue de pêcheur et avec sa barbe de huit jours, être sur la voie du retour aux temps primitifs.

J'avais déjà échafaudé une théorie sur le recrutement des équipages de pêche parmi les fonctionnaires retraités quand j'ai su que mon loup de mer couchait toutes les nuits dans un lit de plumes de l'Hôtel de la Plage et faisait régulièrement ses trois repas à table d'hôte. J'ai donc rayé la théorie de mon esprit comme prématurée et vouée à l'insuccès.

Un peu plus loin, j'ai eu l'occasion de participer à une croisière en haute mer en compagnie de quelques villégiateurs intrépides. Le but de l'expédition était une île déserte à quelques mille au large où l'on trouve, paraît-il, des coquillages de qualité rare. Le départ fut assez impressionnant et les membres de la tribu restant à terre étaient groupés sur la plage pour d'ultimes adieux quand la barque de pêche à laquelle nous allions confier nos vies leva

l'ancre et hissa sa grande voile. Je ne trouvais pas ce spectacle sans analogie avec le départ des caravelles de Christophe Colomb tel que l'ont dépeint les peintres (1) (3).

Les choses se gâtèrent quand un petit vent frais se leva et souleva des lames qui donnèrent au bateau des oscillations que semblait peu goûter les membres de l'expédition. Au bout de peu de temps, quelques-uns commencèrent même à confier leur angoisse au sein d'Amphitrite. Dans leur langage, ils appelaient ça « donner à manger aux poissons ». Sachant que le prix des repas à l'hôtel de la Plage du lieu était assez élevé, je n'hésitais pas, dans mon for intérieur, à condamner ce gaspillage qui consistait à amorcer les bancs de pêche avec des denrées de prix.

Mais mon étonnement ne connut plus de bornes (4) quand, le vent fraichissant encore, les passagers semblèrent se mutiner et exigèrent du capitaine d'être ramenés au port. Je m'attendais à ce qu'on les mit aux fers. Le capitaine eut la faiblesse de céder et de virer de bord, abandonnant ainsi une expédition fructueuse. J'ai su ensuite qu'il avait été acheté et que chaque passager lui avait versé vingt francs pour aller « vomir au large » (1) (5).

Je comprends que l'on se plaigne de la décadence de la marine (1) (6) ! André BACH »

1 à 6 : souligné par nous

(1) : AB fait le badaud

(2) : Villégiature bien « définie » : gros, ventru, barbu, pêcheur de six crevettes, portant la rosette de l'Instruction Publique. Portrait probablement un peu imaginé.

(3) : AB connaissait les tableaux de plusieurs peintres

(4) : Le journaliste prépare la fin de son article

(5) : Comment AB l'a-t-il su ?

(6) : AB est très sévère

e) Le 28 juillet 1932 : Qu'ont pensé les lecteurs du Matin Charentais en lisant cette gentille et féroce description du touriste / vacancier, utilisateur compulsif de l'autocar ?

« Chacun a pu constater que la bicyclette et l'autocar nourrissent peu de sympathie l'un pour l'autre. Il y a sans doute là une différence d'état d'esprit due à la différence de taille (1). Toujours est-il que sur les routes étroites de la côte bretonne, quand un coup de klaxon impératif m'intimait d'ordre d'aller rouler dans les cailloux du bas-côté, je maudissais le mastodonte tout en obéissant par crainte d'un châtement immédiat et nuisible à l'intégrité de ma carcasse.

Cela se produisait fréquemment car j'ai observé que depuis dix ans, la race des autocars s'est beaucoup multipliée et c'est pas elle que l'on peut accuser de sous-natalité. – Le Français se déplace beaucoup maintenant, surtout quand il est en villégiature et, pour un oui ou pour un non, les « estivants » de Kerbalec éprouvent envie d'aller voir la plage de Plonmekèque qui est exactement semblable à la première. – Il ne faut pas se plaindre, cela fait marcher le commerce et comme disait un mien copain, si la Banque de France fabrique des jetons ronds, c'est pour qu'ils roulent.

Et puis, cela fait connaître la France aux Français et plus ils en voient, plus ils ont envie d'en voir. Qui aura vu les plages bretonnes ou normandes voudra aller voir l'année suivante les grèves charentaises et « vice Versailles » comme dit mon ami le plombier. Il y a même les martyrs de l'excursion en autocar : ceux scellés qui auraient un remord éternel de quitter le pays sans avoir fait « toutes les excursions (1) ». Pour ceux-là, point de repos, tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, il faut prendre l'autocar du pèlerin, aller voir un château au sud, des rochers au levant, une église au couchant et une cascade au septentrion. Le tout en groupe constitué, encadré et sévèrement discipliné par un chauffeur qui n'entend pas le tourisme pour rire et n'admet pas que l'on dépasse les vingt minutes prescrites pour la visite du trésor de Saint-Jean-du Doigt.

Au bout de quinze jours, les malheureux ont la tête farcie de noms, de dates, d'altitudes et de données préhistoriques. Comme sur un film de Kodak où des photos sont superposées, les alignements de Carnac estompent la basilique de Sainte-Anne d'Auray qui elle-même, danse sur les vagues de la Baie des Trépassés.

C'est alors que je bénis ma conduite intérieure à deux roues qui m'a permis de voir tout cela à loisir et sans bousculade. Mais j'aurais tort de médire des autocars dont l'un m'a valu l'autre jour une douce joie intérieure. Il venait de décharger sa cargaison devant des pierres millénaires et le guide expliquait que certaines pierres rondes du poids de cinq cents livres servaient de pièces de dix centimes à l'âge de granit. Un petit garçon demanda alors à l'auteur de ses jours : - Dis papa, comment qu'y faisaient donc pour les mettre dans les distributeurs des gares (2) ?

André BACH »

(1) : Souligné par nous

(2) : AB aime bien raconter une anecdote probablement inventée pour terminer son mini-reportage sur les « estivants » de Kerbalec.

f) Le 14 août 1932, « La relève », nostalgie puis reprise des habitudes

« J'ai pris le dernier bain de mer ce matin, j'ai recommencé plusieurs fois l'ultime plongeon (1) avant de me décider à quitter l'eau qui, sans doute, en signe d'adieu reconnaissant à un ami fidèle, s'était faite tiède et accueillante. Le soleil aussi est venu faire ses adieux et il a longuement souri entre les lambeaux de brume bretonne. Faute de temps, c'est le train qui le remportera et ma bicyclette inutile git déjà sur le toit de l'autobus, telle une barque de pêche tirée sur le sable. Autour d'elle, les valises, les patinettes et les petits bateaux de grosse.

Un monde s'affaire autour de l'autobus : des connaissances de quinze jours, liées par les coups de soleil cueillis en même temps et les campagnes aux crevettes faites ensemble, s'étreignent et se jurent de se retrouver l'an prochain aux mêmes endroits ; les adresses sont échangées : dans huit jours, on n'y pensera plus (2) et l'an prochain la famille X... ira dans les Alpes tandis que le jeune ménage Y... filera sur la Méditerranée. Cela n'a aucune importance, tous sont sincères sur le moment et cela suffit. Les dames emportent le plus riche butin : les points de tricot appris de l'une à l'autre. Je me trompe, ce sont les gosses qui ramènent chez eux la moisson de leurs jambes brûlées et des poumons revivifiés. Après tout, nous parlons tous avec le bénéfice de ce contrat avec la nature (2).

Là-bas, dans la ville, le collier du labeur nourricier se tend vers nous ; à distance, il paraît rébarbatif, mais je sais bien qu'une fois le cou dedans, je me referai rapidement à ses aspérités et que les habitudes me reprendront dans leur sein (3). Nos remplaçants à l'hôtel arrivent, chairs blanches promises aux flèches impitoyables de Phoebus. On leur passe les consignes : l'heure de la marée, les roches propices aux déshabillages, les gisements de coques et les gîtes à crevettes. Un dernier regard à la mer qui s'ourle de blanc comme si elle agissait un mouchoir, puis c'est l'autobus surchauffé et trépidant.

La relève montante, qui hante le cantonnement de repos, s'ébranle vers la tranchée (4) du boulot quotidien.

André BACH »

(1) : Rappelons que depuis 1916 AB n'a qu'un seul bras, ce qui ne l'empêche pas de nager ... et monter des cols à pentes très raides en vélo, cf ci-dessus le chapitre III

(2) : Souligné par nous

(3) : Ces « habitudes » doivent être agréables... ? dans leur sein »

(4) : Dernière phrase écrite à la va-vite car AB n'a pas voulu comparer la « tranchée » du boulot quotidien avec celles de « 14-18 »

P.S. : Pour satisfaire la curiosité d'historiens ou de journalistes, ceux-ci peuvent consulter le Catalogue Général de la BNF et le document concernant *Le Matin Charentais* et autres publications à la Bibliothèque Nationale de France « Bibliographie de la presse française politique et d'information générale des origines à 1944 », 16 Charente, 2014, 98 pages.